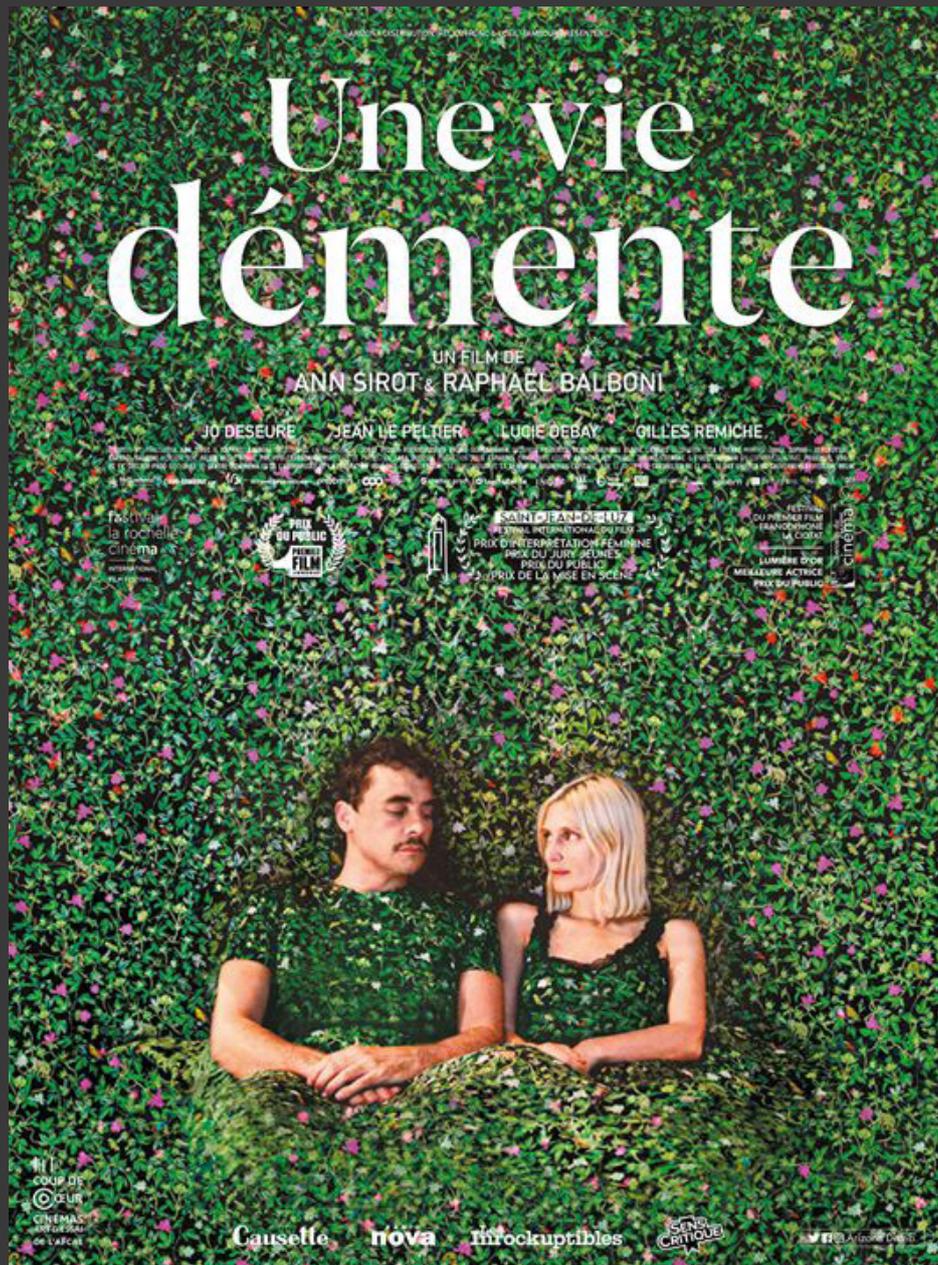


Ann Sirot et Raphaël Balboni

Une vie démente



Geneviève Sellier

Un jeune couple face à la mère atteinte d'Alzheimer

Une vie démente est le premier long-métrage d'un couple de cinéastes belges (il/elle ont déjà réalisé ensemble huit courts-métrages) qui s'attaque à la maladie d'Alzheimer ; le sujet a été traité récemment sur un mode dramatique par [The Father](#) de Florian Zeller. *Une vie démente* prend un parti complètement différent, à la fois sur le plan esthétique, narratif et politique : contrairement au patriarce tyrannique incarné Anthony Hopkins, ici la malade est une femme, Suzanne, brillante et sympathique sexagénaire qui dirige une galerie d'art contemporain ; elle maternement son fils Alex et Noémie, sa compagne, couple trentenaire qui décide d'avoir un enfant.

Mais la fantaisie de Suzanne prend un tour inquiétant (Alex découvre qu'elle dépense littéralement sans compter...) Elle réagit comme un enfant capricieux aux remarques de son fils et bientôt le diagnostic tombe : elle est atteinte de démence sémantique (une sorte d'Alzheimer dont elle est inconsciente). Le jeune couple est bientôt totalement absorbé par le souci de Suzanne, et Alex demande à Noémie de sursoir au projet de bébé... Même après avoir trouvé un aidant aussi gentil que compétent qui s'installe chez Suzanne, Alex est totalement occupé par sa mère, et Noémie finit par le quitter pour pouvoir vivre à nouveau pour son compte.

Les étapes de la maladie sont tristement prévisibles, de l'agitation extrême à l'abrutissement provoqué par les médicaments, mais les cinéastes ont fait le choix d'une sorte de happy-end, quand Alex parvient à accepter que sa mère soit retombée en enfance et à l'accompagner dans ses projets inoffensifs, tout en reprenant le cours de sa propre vie avec Noémie, qui se concrétise bientôt par un bébé. Cette fin pourra sembler discutable à ceux et celles qui ont (eu) à affronter une situation comparable : il n'y a pas de happy-end avec les maladies dégénératives...

Tous les acteur/ricer·s sont formidables (et inconnu·e·s en France), en particulier Jo Deseure qui joue Suzanne : la [méthode](#) de travail des cinéastes qui repose sur l'improvisation y est sans doute pour quelque chose. Si le film pose un regard empathique sur tous les personnages, on peut regretter que l'aidant soit un homme (Gilles Demiche), contrairement à la vraisemblance statistique... (il y avait le même problème dans *Intouchables*, où le rôle de l'aidant était tenu par Omar Sy, dans un registre aussi spectaculaire qu'in vraisemblable).

L'originalité du film tient surtout à son traitement esthétique-narratif : l'irruption d'images poétiques transfigure cette histoire tragique, en la mettant en harmonie avec la personnalité de Suzanne, tout entière consacrée à l'art, à la recherche de la beauté.

Le revers de la médaille, si l'on peut dire, c'est que les questions sociales et économiques sont évacuées : les dettes pourtant conséquentes de Suzanne sont remboursées par son fils, dont on ne comprend pas bien d'ailleurs de quoi il vit. À part quelques incursions dans la galerie d'art, tout le film se passe dans la (belle) maison de Suzanne agrémentée d'un jardin, où le couple semble vivre aussi... Sans doute fallait-il ces petits embellissements pour rendre cette histoire supportable... et transmettre l'idée que l'on peut essayer d'accompagner les personnes malades, sans cesser de vivre soi-même. Belle idée : encore faut-il avoir les moyens économiques de la mettre en œuvre...

